EXCURSION-CONGRÈS

DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

A STRASBOURG

LES 28 ET 29 MAI 1950

C'est à Strasbourg que notre Administrateur, M. J. Marouzeau, a conduit cette année pour la Pentecôte la Société des Études latines ; les efforts du *Groupe strasbourgeois*, en particulier de son président, M. P. Fabre, professeur à la Faculté des Lettres, ont préparé le succès de cette réunion, qu'enrichissait la présence de nombreux membres du *Groupe romand*.

Du côté strasbourgeois étaient présents : MM. A. Blaise, J. Collart, P. Fabre, G. Hentz, M. Ruch, R. Schilling, G. Schutz, Ch. Will, auxquels s'étaient jointes M^mes^ J. Collart, P. Fabre, R. Schilling et G. Schutz. Les étudiants strasbourgeois étaient représentés par M^lles^ J. Fraisse et M. Hubert et MM. Goepp et Wendling.

Le Groupe romand, conduit par son président, M. le chanoine Pittet, comprenait MM. J. Béranger, D. van Berchem, J. Boudry, A. Brauen, M^lle^ E. Bréguet, M. J. Breitmeyer, M^lle^ P. Chapuis, M^me^ L. Chardonnens-Castella, MM. D. Christoff, G. Delaloye, E. Dutoit, R. Flückiger, A. Ginnel, J. Kaech, E. Liechtenhan, G. Méautis, I. Michaud, M. Michelet, M^lle^ L. Perrollaz, MM. D. Piguet, G. de Plinval, G. Redard, J. Reymond, P. Schmid, H. Stehlé, S. Vautier, M^lle^ A. Weiglé, Sœur A.-Th. Yerly. Ces membres étaient accompagnés de MM. Choquart, C. Ducotterd, Sœur D. Haech, M. E. Mäder, M^lle^ M. Maire, M^mes^ G. Méautis et J. Reymond, ainsi que de M^lle^ R. Guyot et MM. A. Cattin, B. Lang, B. Lipp, étudiants.

De Paris et de divers points de province étaient venus MM. J. Andrieu, J. Bayet, M^lle^ Beuchard, MM. G. de Boussineau, P. Boyancé, M^lle^ E. Brayer, MM. P. Cornu, R. Dumaine, M^lles^ J. Ernst, M. Fasciato, R. P. Garreau, MM. R. Jumeau, P. Lavedan, J. Le Gall, J. Marouzeau, L. Nougaret, M^me^ S. Nougaret, MM. J. Perret, J. Perrot, Ch. Picard, M^me^ V. Regnot, M. M. Ribaud, M^lle^ A.-M. Rousseau, M. P. Ruffel, ainsi que M^mes^ J. Bayet, R. Dumaine, P. Lavedan, Ch. Picard, et deux étudiantes, M^lles^ Delbos et Leburg.

Après la soirée libre du jour d'arrivée, le Congrès s'ouvrit le dimanche 28 à l'Université par une séance de travail présidée par M. J. Bayet, en l'absence de M. Piganiol, retenu à un Congrès de l'histoire du droit.

M. P. Fabre souhaite la bienvenue aux congressistes. La présence de nos amis suisses le conduit à évoquer les souvenirs de la réunion de Lausanne et à déplorer l'absence de celui qui en fut le réalisateur, M. Ch. Favez, à qui sera adressé un télégramme en latin.

M. le chanoine Pittet, président du Groupe romand, dit avec quelle joie les Suisses ont répondu à l'appel de M. Fabre. M. Marouzeau se réjouit de voir cette réunion constituer, par la conjonction des Romands et des Strasbourgeois, un véritable congrès des Groupes de la Société.

I. — M. J.-J. Hatt, conservateur du Musée gallo-romain, fait un exposé, illustré de projections, sur *les résultats historiques des fouilles de Strasbourg*.

Les dernières fouilles de Strasbourg (de 1947 à 1950) ont permis de constater que le sous-sol romain de la ville, par suite de l'accumulation des couches successives, tantôt apportées par l'homme pour remblayer un terrain marécageux et mouvant, tantôt constituées naturellement par suite des incendies et des destructions, peut être comparé à celui d'un tell mésopotamien. Grâce à une méthode inspirée des techniques de la préhistoire, une stratigraphie a pu être dressée. Avec l'appui des textes historiques et des inscriptions, la date des différents niveaux a été précisée.

Le premier incendie a eu lieu en 70 après J.-C., lors de la révolte de Civilis ; il nous est rapporté par Tacite. La découverte d'un second niveau de destruction (cf. *Revue des Études latines*, t. XXVII, p. 55-57), bien daté par des monnaies et de nombreux débris de céramique, a projeté une lumière nouvelle sur un épisode militaire mal connu du règne de Nerva : une révolte dans les Champs Décumates, suivie d'une prompte répression. Ce serait là le véritable motif de l'adoption de Trajan par Nerva, et la raison pour laquelle le titre de Germanicus fut décerné au père et au fils adoptif. La troisième catastrophe eut lieu en 235 après J.-C., lors de l'assassinat de Sévère-Alexandre par ses soldats. La dernière est contemporaine de Constance II et sa date, 355 après J.-C., nous est indiquée par un texte d'Ammien Marcellin.

Les plus récentes recherches, sous la rue du Sanglier, ont permis de remonter jusqu'aux origines les plus hautes de la cité. Il semble que la partie la plus élevée du site urbain ait été occupée et fortifiée dès l'âge du bronze. Elle paraît avoir été abandonnée au cours de la période

humide du premier âge du fer. Les Celtes de la Tène y installèrent un oppidum, avant que les Romains, sous Auguste, en fissent le siège d'un camp militaire.

La soudure avec le Moyen Age a même été, dans une certaine mesure, réalisée par suite de la découverte de nombreux fonds de cabanes carolingiennes, installées dans les ruines romaines, encore debout à cette époque. Nous assistons en même temps à la réapparition, dans le monnayage urbain, du nom celtique de la ville, Argentorate. Le dédoublement de nom : Argentorate Strateburgo (Strasbourg) s'explique de la sorte aisément. Strateburgo, la ville des routes, aurait été la ville mérovingienne, échelonnée le long des voies romaines, extérieurement à l'enceinte. Quant à la vieille ville celtique, Argentorate, qui est la ville haute et la ville forte, elle aurait été presque entièrement abandonnée du v^e^ au viii^e^ siècle, pour être réoccupée seulement au moment de la Renaissance carolingienne.

— M. J. Bayet souligne, d'une part, l'intérêt propre des résultats obtenus et leur valeur du point de vue de la méthode, mais aussi le mérite exceptionnel des recherches dans un sous-sol ingrat où la reconstitution pose des problèmes complexes.

— Suit un échange de vues entre M. J. Hatt, d'une part, et MM. Fabre sur divers points de méthode, van Berchem sur l'intérêt historique des recherches, J. Bayet sur quelques points obscurs du Panégyrique de Trajan, J. Marouzeau sur le doublet Argentorate-Strateburgo.

II. — M. van Berchem présente le résultat de ses recherches sur *l'armée de Dioclétien et la réforme constantinienne.*

Depuis Auguste, la défense de l'empire était assurée par une armée stationnée tout entière sur les frontières ; il n'y avait pas de troupes de réserve à l'arrière. Au iii^e^ siècle, ce barrage une fois emporté, le système aboutit à une série de catastrophes. Il fallait donc le transformer.

Mommsen a accrédité l'opinion que cette transformation date de Dioclétien et de la Tétrarchie. Cette opinion, qui repose sur l'interprétation de témoignages isolés, est combattue par M. van Berchem. D'après lui, l'armée de Dioclétien n'est que l'armée d'Auguste renforcée : c'est toujours une armée de frontière, mais où des détachements de cavalerie doublent désormais les légions.

C'est seulement de Constantin que date l'organisation qui fait de l'ancienne armée une armée nouvelle sur un plan nouveau. Cette armée est double. Elle comprend, d'une part, les corps de troupe traditionnels, réduits et rivés aux frontières, dont les *duces* ne sont plus

que des commandants territoriaux ; et, d'autre part, une armée d'élite, la véritable armée de campagne. Cette dernière est mobile, c'est l'armée de manœuvre et de mouvements.

La *Notitia Dignitatum* et les constitutions impériales, interprétées avec prudence et discernement, permettent de suivre cette transformation, qui a eu lieu non pas brusquement, mais par étapes. Cela explique qu'on puisse voir par endroits coexister des restes de l'organisation ancienne et des éléments de l'organisation nouvelle : état transitoire qui a dérouté maint érudit.

— En liaison avec diverses observations présentées par M. J. Bayet, M. J. Hatt est amené à préciser la nature du *limes* et le rôle des *limitanei* (cf. *R. É. L.*, t. XXVII, p. 60).

— Sur une question de M. J. Perret, M. van Berchem signale que le terme de *ripenses*, qui apparaît pour la première fois dans une constitution de Constantin, a d'abord désigné les soldats qui font leur service *in ripa* (Rhin et Danube), puis s'est étendu à toute une catégorie de troupes.

III. — M. Ch. Will, professeur au lycée Fustel-de-Coulanges, clôt la série des communications en présentant *quelques suggestions sur la place du latin dans l'enseignement des humanités et sur la méthode la plus propre à lui conférer sa valeur éducative.*

En présence des résultats médiocres partout constatés (faiblesse des élèves, lacunes dans les sciences auxiliaires du latin, démoralisation des apprentis latinistes, déconsidération du latin), et faute de remèdes officiels (notamment augmentation des heures de latin, rétablissement du cours d'histoire ancienne en deuxième et en première), M. Will propose de chercher le salut dans l'amélioration de nos méthodes en faisant appel à l'ingéniosité du professeur. Sans prétendre faire la leçon à ses collègues, il voudrait attirer leur attention sur trois points :

1° *Ne pas décourager les latinistes débutants.* A cet effet, faisons-leur acquérir la morphologie avec une prudente lenteur, et selon une méthode où le mécanisme aura sa part.

2° *Intéresser les élèves.* Sachons satisfaire une certaine curiosité philologique qui existe chez beaucoup de nos élèves, sachons au besoin la susciter, en expliquant le pourquoi de certains faits grammaticaux et les groupant, le moment venu, sous quelques points de vue généraux. Sachons tirer des textes de version et d'explication toute leur substance, les leçons qu'ils renferment sur l'histoire, la géographie, les arts, la religion, la philosophie des anciens. Il ne s'agit pas d'effleurer ces questions et d'en informer les élèves en passant, mais de présenter de temps

en temps un *exposé* cohérent et substantiel qui, après avoir ouvert certains horizons, laisse dans la mémoire des souvenirs concrets et durables.

3° *Répondre à la question : pourquoi étudions-nous le latin*, en soulignant le rôle d'intermédiaire que joue le latin entre la Grèce et nos civilisations occidentales et approfondissant la notion d'*humanitas*, dont l'élaboration honore l'antique Rome autant que la *virtus Romana*.

— La séance est levée à 12 h. 15 ; elle est suivie d'un déjeuner qui réunit tout le monde au Foyer des Étudiants catholiques.

Au dessert, M. Fabre remercie M. le Préfet, qui s'est fait représenter par M. Chavigné, secrétaire général, M. le Recteur, l'Archevêque Mgr Weber, le représentant de M. le Maire, le Directeur du Musée de Strasbourg, le Directeur de la Société générale, qui tous ont contribué à la réussite du Congrès.

Puis M. Pittet, M. Bayet et M. Marouzeau expriment avec chaleur les sentiments qu'éveillent en eux cette réunion, ajoutée à une série déjà longue. Le représentant du maire dit avec feu quel sens il attache aux études que nous représentons, et M. Chavigné, représentant du préfet, définit en termes heureux la signification que prend dans cette ville-frontière la présence des latinistes venus de France et de la Suisse voisine.

L'après-midi du dimanche est occupé par la visite des musées et du palais des Rohan, que le conservateur, M. Hans Haug, a fait ouvrir pour nous.

M. Hatt, d'autre part, nous fait les honneurs de la section archéologique, et la visite est comme une illustration de l'exposé de la matinée. On retiendra comme particulièrement instructive la salle d'étude des terres sigillées dont M. Hatt a classé les poteries non d'après leur valeur artistique, mais d'après la date et le centre de fabrication. Une coupe archéologique éclaire l'histoire des Argentorata successifs. L'intérêt des visiteurs se porte particulièrement sur le sanctuaire de Mithra de Koenigshoffen, les mobiliers funéraires et la salle de l'armée romaine en Alsace.

Après une visite à la cathédrale sous la conduite de M. Anfray, professeur d'histoire de l'art, les membres du Congrès sont reçus par M. le recteur et Mme Hubert, qui leur offrent un vin d'honneur agrémenté d'une émouvante allocution de bienvenue.

— Le lendemain lundi, deux cars nous emmènent vers les Vosges à travers la belle plaine d'Alsace ; soleil, fleurs, opulentes moissons, cigognes : rien ne manque au pittoresque escompté. Arrêt à l'église romane de Rosheim, avant de gravir les montagnes, par Boersch et Klingenthal,

jusqu'à Sainte-Odile, où nous avons tout loisir d'admirer le paysage du haut de la terrasse. Puis, par le mur païen, le Hohwald, Andlau et Barr, nous redescendons dans la plaine jusqu'à Obernai, véritable musée de l'art alsacien. Dans la grande salle de l'hôtel de ville, M. le Maire, entouré du Conseil municipal et de ravissantes Alsaciennes en costume, nous accueille par un toast au vin du cru, et, après un déjeuner agrémenté par nos amis suisses de couplets vaudois, nous reprenons les cars pour les trains de la soirée, chacun, à l'heure de la séparation, pensant déjà au prochain voyage.

L. NOUGARET.